

LE RENOUVELLEMENT DES XVE-XVIE SIÈCLES EN FRANCE MÉDITERRANÉENNE : LES LIEUX, LES HOMMES ET LES PRODUITS

Henri AMOURIC, Alban HORRY,
Jean-Louis VAYSETTES

Résumé : In the south east of France, the production of ceramics is influenced by deep going changes dating from the XV and XVI centuries. There are more and more centers of production. They manufacture essentially open shape pieces made of calcareous clay as well as luxurious earthenware. This is a real revolution, caused by italian craftsmen living in France who first came to the Provence and then went to Lyons. Thus the oriental part of Languedoc became marginal and rather backward.

La présente communication prend en compte un phénomène général observé aux XVe-XVIe siècles, dans trois régions (Provence-Languedoc-Lyonnais) : la multiplication des centres producteurs de vaisselle engobée à pâte calcaire. On y observe également la pratique similaire de l'engobage sur les pâtes réfractaires. Parallèlement l'on constate une diversification du vaisselier et la multiplication des formes ouvertes parmi lesquelles dominent dès lors les jattes, plats et surtout les écuelles avec ou sans oreilles. Nous l'avons dit ailleurs d'une formule assez lapidaire, mais au fond très juste : le tournant des époques médiévale et moderne est marqué par le triomphe de l'écuelle.

Toutefois au regard des trois régions dont nous avons essayé de comparer les situations, les conditions de cette évolution d'ensemble paraissent différentes et décalées.

I. LES ITALIENS EN PROVENCE

Dans deux cas sur trois en effet ce renouvellement, cette mutation profonde, se sont effectués à l'école de l'étranger alors même que dans le troisième nous ignorons quels purent être les moteurs du changement. Chronologiquement c'est la Provence qui semble ouvrir le bal de la modernité dont l'ordonnateur est une fois de plus l'Italie. On ne répètera jamais assez que la Basse et la Moyenne-Provence constituèrent au XVe siècle un véritable vase d'expansion pour le nord piémontais, lombard et ligure de la péninsule avec laquelle les échanges économiques étaient par ailleurs très denses. Nous examinerons dans une autre communication la situation de quasi monopole qu'occupaient piémontais et lombards à cette époque dans la production des céramiques architecturales, mais il est bon de le rappeler ici, comme il est important de dire que les immigrés transalpins sont alors légion et qu'ils investissent peu ou prou tous les secteurs de l'économie, situation analogue à celle du Lyonnais (Amouric 1993a). Sans doute était-il dans la logique de ces mouvements que s'opèrent, à un moment ou un autre, des transferts de savoir-faire, on pourrait aussi dire de technologie, qui marquent véritablement dans nos régions l'avènement de la céramique moderne. Si certains artisans italiens sont présents en Basse-Provence et en particulier Avignon à la fin du XVe siècle, c'est à Andreas Nico, fils de Lorenzo de Pise, installé à Savone en 1465, frère de Giovanni, que nous devons la création de ce que nous considérons comme le centre de forma-

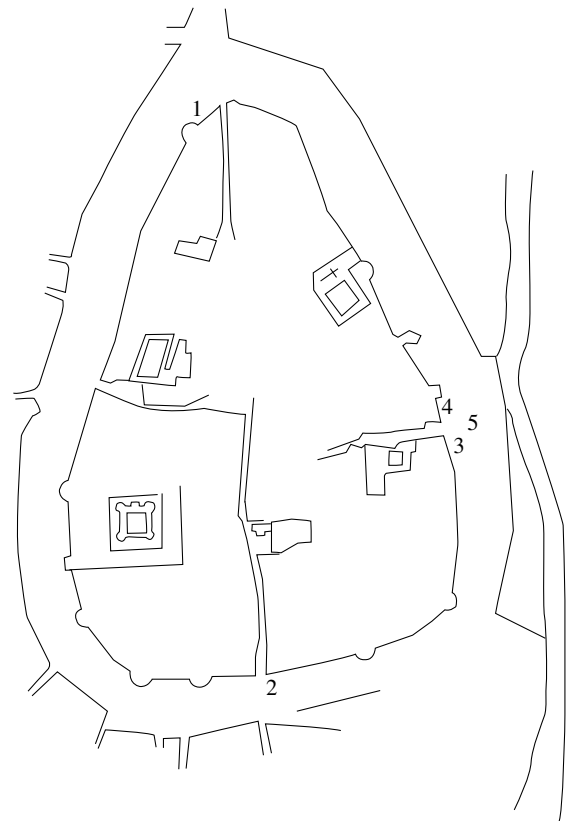


Fig. 1 : Localisation des ateliers de potiers à Manosque. 1490-1540.

tion professionnel de Manosque vers 1480 (fig. 1). Cet artisan, dont le destin est assez bien documenté, possédait apparemment de nombreuses cordes à son arc. Il savait à la fois fabriquer toutes les poteries utilitaires courantes, y compris semble-t-il les formes allant au feu, mais aussi, et cela était une spécialité familiale, des carreaux et des éléments d'architecture en faïence comme le prouvent les commandes d'un pavement peint pour le château de Caromb et de carrelages et ogives bleus pour la chapelle des Carmes de Manosque (Amouric 1995a). Il maîtrise sans doute fort bien l'ensemble des techniques puisqu'il enseignait l'art du vernis de toutes les couleurs. Très entreprenant, il exerce là où sa présence est

Généalogie professionnelle directe de P. de Meriado et de ses ouvriers,
à Manosque (1501-1526)

Petrus ou Perrucho de Meriado de Savone
à Manosque dès 1489
† 1514
associé à Bertrono son frère jusqu'en 1505
successeur Pierre II Meriado... 1515-1541...

Apprentis

André Giraud 1501
Pierre Malini/Marini 1513
Louis Peyroni 1509
Georges "X" 1510
Antoine Juliani 1512

Antoine Franco 1508
prend en apprentissage :

Sébastien Chapus 1520
Jean Guimosi 1524
Claude Bauloni 1525

Ouvriers

François Boyesina d'Albisola 1511
Louis Revilhi de Vieu diocèse de Turin 1503
prend en apprentissage :

Jacques Jullian 1510
Alexis Olivier 1513
Antoine Loubon 1514
Jean Varsellin 1516, serviers dioc de Turin
Jean de Crocio 1517
Martin Michalet 1522, Vieu Dioc de Turin
Laurent Bressii 1525
Guillaume Aya 1525
Jacques Argellier 1526

Fig. 2 : Généalogie professionnelle directe de P. de Meriado et de ses ouvriers à Manosque. 1501-1526.

requis tout en se fixant à Manosque, ville qui lui fait des conditions favorables pour son installation. Rejoint très rapidement par un compatriote savonnais, Petrus de Meriado, ils forment une première promotion d'apprentis lesquels transmettent à leur tour leurs connaissances à une seconde génération sans pour autant que le mouvement d'immigration, en particulier en provenance de Ligurie, ne cesse. Le résultat de cet afflux et de ce transfert peut se résumer en quelques tableaux et cartes :

- une soixantaine d'élèves ont été formés à l'école pisano-ligure en un demi-siècle environ principalement par A. Nico, P. de Meriado, L. Revilhi (fig. 2).
- l'essentiel des nouveaux ateliers créés en Provence dans la première moitié du XVI^e siècle l'est par les disciples de nos maîtres.
- l'aire de diffusion historiquement et archéologiquement reconnue des produits que les analyses permettent d'attribuer au groupe Manosque ne cesse de s'étendre au fil des découvertes en fouille.



Fig. 3 : Diffusion des produits du groupe Manosque au travers :
- des sources écrites ●
- des sources archéologiques *.

(Amouric 1993b, 1995b, 1995c) (fig. 3, 4).

Cependant la situation est probablement un peu plus complexe qu'il n'y paraît et l'examen des fabrications attribuables à ce groupe laisse deviner des sous-ensembles. Les uns sont les produits dérivés de l'essaimage de Manosque (Aix, Martigues) (fig. 5), les autres le résultat de processus similaires à celui qui a amené la constitution du groupe Manosque. Le cas de Sisteron en est une bonne illustration (fig. 6). La chronologie et l'ambiance culturelle y sont analogues, les producteurs probablement de même origine mais constituent *in fine* une entité distincte.

Mais la Provence au total était un bien piètre pays de Cocagne pour les expatriés italiens dont l'économie était somme toute étiquée comparée à celle des actives et opulentes cités italiennes. Si l'on excepte la capitale des légats pontificaux, et les textes le laissent entrevoir, il n'y a guère matière au développement de productions véritablement luxueuses dans notre région où l'on se contente pour l'essentiel d'imitations au rabais de modèles pisano-ligures en terre vernissée. Le plus gros des productions de nos ateliers relève d'une céramique



Fig. 4 : Cruches à décor incisé, trouvées à Gap, Sisteron et Saint-Martin-de-la-Brasque. Cl. CCJ-CNRS-Ph. Foliot.

fort commune (fig. 7, 8).

Le luxe véritable des plus riches vaisseliers provençaux du temps reste en effet représenté par des importations de lustres métalliques espagnols et de belles majoliques italiennes (fig. 9, 10), mais répétons le encore ce sont des conditions économiques peu favorables, l'étroitesse du marché du luxe, qui à notre avis expliquent l'absence, ou plus exactement la rareté, des productions émaillées dans notre région qui disposait pourtant des savoir-faire importés requis.

II. LES ITALIENS À LYON

La situation du lyonnais est à peu de chose près inverse. C'est en effet une économie en phase ascendante qui constitue le contexte d'implantation et de développement d'un groupe d'artisans italiens très actifs dont une partie des ouvrages est maintenant connue grâce aux fouilles archéologiques récentes.

Cette installation des italiens à Lyon au XVI^e siècle fut favorisée par une politique, banale mais systématique, de dispense d'impôts et subsides accordée aux florentins et aux lucquois

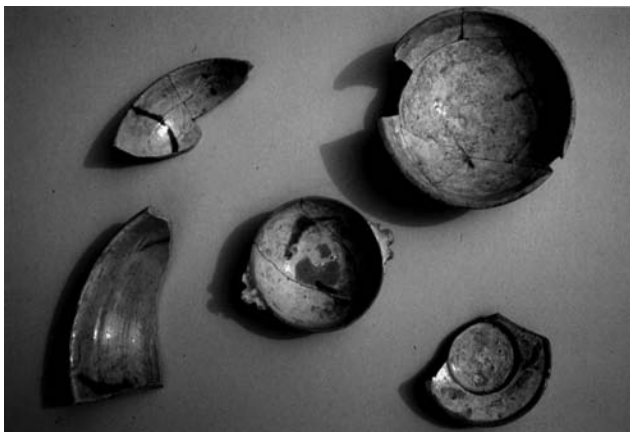


Fig. 5 : Formes et décors dérivés du Val de Durance, trouvées à Martigues. Cl. N. Nin.

qui fréquentaient les foires de la ville. Créées en 1494, à raison de trois par an, puis de quatre dès le début du XVI^e siècle, ces foires permettent à la ville de connaître un essor économique et d'amplifier ses échanges commerciaux avec le reste de l'Europe. Les facilités financières consenties aux marchands et l'exemption de taxes contribuent à l'arrivée sur le marché de denrées d'origines diverses. C'est ainsi que, en 1573, Nicolas de Nicolay cite parmi les produits en vente dans ces foires : *des païs de calabre, pouille et circonvoisins, vaisselle de porcelaine, esmail, marbre, albâtre, verres, coupes, bassons, aiguières, ouvrages de cristal de Venise et ailleurs*.

Les marchands sont en majorité originaires d'Allemagne, des Flandres, d'Espagne et d'Italie. La présence de tous ces commerçants est liée à la forte communauté étrangère présente à Lyon au XVI^e siècle. En son sein, les italiens sont les plus nombreux, représentés par des florentins, génois, vénitiens, lucquois et, naturellement, piémontais.

Néanmoins il faut attendre la fin du XV^e siècle pour voir apparaître de façon régulière des produits céramiques importés à Lyon, avec, d'abord, les faïences lustrées hispaniques et les faïences à décor vert et brun du sud de la France. Ce phénomène s'accroît dès le milieu du XVI^e siècle, avec toujours des produits hispaniques, mais également des majoliques italiennes (fig. 11) de centres variés (Faenza, Sienne, Montelupo...), des porcelaines d'Extrême-Orient, des grès céladons et des grès d'Allemagne (Köln).

Les autres sites de la région n'ont pas, pour l'instant, livré



Fig. 7 : Ecuelles à décor rayonnant vert et brun et bol à décor incisé. Digne, Notre-Dame-du-Bourg. Cl. CCJ-CNRS-Ph. Foliot.

d'indices relatifs aux céramiques importées. Un lot récemment étudié, provenant de la fouille d'un château du Pays de Gex (Ain) fait exception, lequel a donné des majoliques italiennes et de la céramique siliceuse ottomane d'Iznik (Auger 1995).

Hors importation, l'on constate, comme ailleurs, une diversification du vaisselier à partir de la fin du XV^e siècle. L'apparition de façon permanente des formes ouvertes (écuelles, assiettes) de fabrication régionale est très vraisemblablement à mettre en relation avec les formes identiques des faïenciers italiens installés à Lyon dès 1512 ; en effet, les seules formes de ce type connues précédemment étaient illustrées par de la vaisselle importée. L'intérêt de la population pour ce type de mobilier a pu susciter de la part des potiers locaux et régionaux une fabrication de formes identiques, offrant des caractères stylistiques et morphologiques proches, mais au moindre coût.

Certains auteurs ont imaginé qu'à l'origine de ce transfert se trouvaient les majolistes italiens venus à la demande de Marguerite de Savoie réaliser le pavement de style faentin de l'église de Brou (Michel 1876). Cependant les recherches effectuées à la fin du XIX^e siècle par Natalis Rondot (Rondot 1883 ; 1895 ; 1897) ont permis d'attester la présence d'artisans italiens venus à Lyon dès 1512, pour fabriquer de la majolique identique à celle alors produite dans la péninsule italique. Le phénomène est également observé dans les Pays-Bas méridionaux et en Hongrie (Hurst 1975).

Le premier *potier de terre* italien connu à Lyon est Angello



Fig. 6 : Ecuelles et coupes à décor incisé, découvertes lors des fouilles de la Visitation de Sisteron. Cl. CCJ-CNRS-Ph. Foliot.



Fig. 8 : Fragment de bol et coupe à décor d'oiseau ou à la croix. Digne, Cour des Arès. Cl. Y. Rigoir.



Fig. 9 : Fragments d'assiettes et coupe à piedouche. Faenza (?), début du XVIe siècle. Fouilles de Martigues. Cl. J. Chausserie-Laprée.



Fig. 10 : Assiettes de Montelupo à décor dit «ovali e rombi», début du XVIe siècle. Fouilles de Martigues. Cl. J. Chausserie-Laprée.

Benedetto, fils de Lorenzo, dit Angello de Laurent (1512-1536), d'origine florentine ¹.

Il ne vient apparemment pas seul et on peut lire dans plusieurs rôles de taille *angelo et ses compagnons*. Ces potiers résidaient sur la presqu'île dans le quartier qui s'étendait *depuis l'ospital du pont du rosne* (hôtel-dieu) *tirant par la rue d'ambronay jusques au puy Pelluz*. Rondot dit ignorer quels types d'ouvrage fabriquaient ces potiers. Les récentes découvertes réalisées lors des fouilles de la place de la République apportent des éléments nouveaux sur ce point (fig. 12 et 13). Une fosse dépotoir contenant du matériel de cuisson (cazettes, pernettes) et des ratés (biscuits et tessons émaillés décorés) a été mise au jour dans la parcelle où Angello résidait en 1528. Les tessons découverts nous permettent d'appréhender une partie du répertoire des formes produites par un atelier situé à proximité : chevrettes, albarelli, grands plats de forme identique à celle des plats historiés d'Urbino, vaisselle commune, coupes godronnées...

Avec Angello arrivent Lyon Bastien d'Anthony et son frère, d'origine florentine mentionnés dans les rôles de taille à partir de 1523, comme *faiseurs de potz de terre*. Bastien est signalé en 1528, comme locataire dans une maison proche de celle d'Angello. D'autres potiers sont connus en la personne de Maistre Georges (1529-1547) *faiseur de potz italien*, Baptiste de Grégoire (1529-1555) *tupynier*, Jacques Mycal dit le flo-

rentin (1540) *faiseur de poterie de terre*, et Francesquini ou Francesquyn Christofle (1545-1562) *fayseur de vaisselle de terre et peintre*.

Tous sont d'origine florentine et il n'est pas douteux que l'activité florissante dans la première moitié du XVIe siècle des ateliers de majolique de la région de Florence et du Val d'Arno a favorisé leur essaimage. Leur communauté est d'ailleurs regroupée dans un même quartier sur la presqu'île lyonnaise, entre le Rhône et la Saône.

A ce jour les seuls témoignages assurés de leur production sont les vestiges provenant de la place de la République (Resp. C. Arlaud). Les formes étudiées comprennent des pots de pharmacie, bien représentés, comme les albarelli (fig. 14) et les chevrettes, ornés de décors végétaux stylisés dont les origines sont à rechercher sur les faïences d'Italie centrale ou d'Espagne méridionale. Les aiguères (fig. 15 et 16), les écuelles (fig. 17 et 18), les plats (fig. 19) et assiettes (fig. 20), les boîtes ou confituriers (fig. 21) sont également nombreux. La seconde moitié du XVIe siècle est marquée par l'arrivée de nouveaux artisans italiens d'origines diverses. Sébastien Griffio (1554-1556), est originaire de Gênes ; il est connu comme *marchant genenoyz faiseur d'ouvrage de terre et aultres pour servir de veysselle* dans une délibération du consulat de Lyon du 20 février 1556. En s'installant il adresse une requête aux consuls par laquelle il sollicite leur appui



Fig. 11 : Crespina avec décor a quartieri. Attribuée à Faenza. Lyon. Fouilles place de la Bourse (Dir. C. Arlaud). Dépotoir fin XVIe- début XVIIe siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard.



Fig. 12 : Chevrette. Faïence lyonnaise. Fouilles place de la République. Lyon. Première moitié du XVIe siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard.

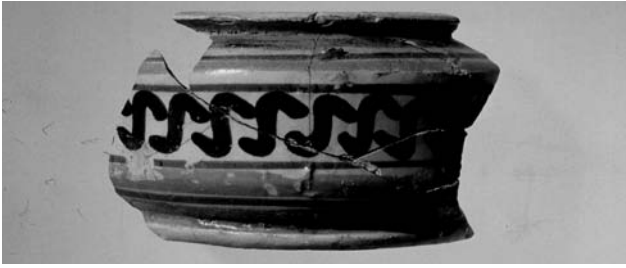


Fig. 13 : Confiturier. Faïence lyonnaise. Fouilles place de la République. Lyon. Première moitié du XVIe siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard (cf. Pl. h.-t. X, 3).



Fig. 15 : Aiguière. Faïence lyonnaise. Fouilles place des Terreaux. Lyon. XVIe siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard (cf. Pl. h.-t. X, 2).



Fig. 17 : Ecuelle à oreilles. Faïence lyonnaise. Fouilles place des Terreaux. Lyon. XVIe siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard (cf. Pl. h.-t. X, 5).



Fig. 19 : Plat. Faïence lyonnaise. Fouilles place des Terreaux. Lyon. XVIe siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard.



Fig. 14 : Albarello. Faïence lyonnaise. Fouilles place des Terreaux. Lyon. XVIe siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard.



Fig. 16 : Aiguière. Faïence lyonnaise. Fouilles place des Terreaux. Lyon. XVIe siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard.



Fig. 18 : Ecuelle. Faïence lyonnaise. Fouilles place des Terreaux. Lyon. XVIe siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard.

1 A. M. Lyon, CC 39, f° 105, rue tendant l'hostel Dieu au puy pelluz. Les hoirs de Anthoine Brochard tiennet une vieille maison moyenne et basse et jardin dernier, (...) inuelin deux povres femes vesues. Lesd. hoirs tiennet une aultre maison haute, moyenne et basse, juxt la susd. maison inuelin jehan Place, tisseran, angello, potier de terre.
2 Acte du 16 mai 1553, notaire Gerolamo Axillo, passé à Gênes.



Fig. 20 : Assiette creuse. Faïence lyonnaise. Fouilles place des Terreaux. Lyon. XVI^e siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard.



Fig. 21 : Confiturier. Faïence lyonnaise. Fouilles place des Terreaux. Lyon. XVI^e siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard (cf. Pl. h.-t. X, 4).

pour fonder un atelier. A l'issue de leur délibération ces derniers lui accordent deux ans d'exemption de droits, taxes et gabelles, mais en contrepartie, il leur fait la promesse d'attirer dans la ville d'autres artisans italiens et de prendre en apprentissage des enfants de l'Aumône Générale.

Gianfranceschi di Pesaro (1554-1559) arrive à Lyon en 1554, venant de Gênes (Barile 1975) ². Il est réputé être *faiseur de terre à la façon de Venise*. Il vient de Pesaro, après un passage en Ligurie, en compagnie d'ouvriers potiers originaires de Faenza : Julio Gambini et Domenico Tardessini, et de son frère, Christofle Pesaro *potier de terre*. Antoine Du Castel (1559-1562) originaire de Gênes est cité comme *faiseur de vases*, Bernardin Seyton ou Seiton (1560-1595) est dénommé *potier de terre blanche*, Philippe Sættonne ou Seiton ou Seyton (1560-1596) est originaire d'Albisola et aussi *potier de terre blanche*, il s'associe avec Domenico Tardessini.

Julio Gambini (1570-1581), natif de Faenza, arrive à Lyon en 1570, où il travaille dans l'atelier de Gianfrancesco di Pesaro. En 1574, il sollicite l'autorisation d'ouvrir une *fabrique de vaisselle de terre peinte façon Venise*. Il quitte Lyon pour Nevers, avec ses fils, en 1581. Domenico Tardessini (1574-1575), né à Faenza, obtient conjointement avec Gambini du roi Henri III, la révocation à leur profit du privilège d'exclusivité antérieurement accordé à Gianfrancesco di Pesaro, pour la fabrication de *vaisselle de terre façon de venise*. Enfin,

Gabriel Gambin (1583-1636), également d'origine génoise est désigné comme *marchant potyer en vaisselle de terre blanche*.

Il est intéressant de souligner que les origines des potiers italiens de la seconde moitié du XVI^e siècle sont différentes de celle de la première moitié. La Ligurie connaît alors un développement considérable de la fabrication de majolique et Faenza est un centre novateur où apparaît, dès 1540, la vaisselle blanche ou décorée *a compendiaro*. Les similitudes entre les majoliques de Pesaro et celles de Venise, alors en pleine expansion, expliquent peut-être l'utilisation fréquente du terme «*vaisselle à la façon de Venise*».

Les faïences de production lyonnaise découvertes dans des contextes de la deuxième moitié du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle sont d'ailleurs très évocatrices des influences que supposent les différentes origines des artisans céramistes et offrent de grandes similitudes avec les produits italiens. L'émail est blanc et opaque, parfois brillant, les décors polychromes sont toujours de grand feu. Les couleurs le plus souvent utilisées sont le bleu de cobalt, le vert de cuivre, le brun de manganèse et le jaune. A côté des vases, dont les décors sont similaires à ceux du début du XVI^e siècle, nous voyons apparaître les décors *a compendiaro* (fig. 22 et 23), d'origine faentine, vers la fin du XVI^e siècle, ainsi que les décors de faux godrons (fig. 24). L'arrivée de ces modèles nouveaux n'est par ailleurs pas sans influences sur la céramique non émaillée. Les décors à la barbotine jaune sur fond d'engobe rouge des productions du Val de Saône ou de la vallée du Rhône et les *sgraffito* de même provenance reprennent assez fréquemment les motifs utilisés sur les faïences fig. 25 et 26). Quelques fragments de statuaire en ronde bosse émaillée ont été découverts à Lyon lors de la fouille de la place des Terreaux, ils ne sont pas sans rappeler les productions des Della Robbia, dont nous commençons à mieux percevoir la diffusion, certes marginale, dans le midi de la France. L'on ne saurait en effet négliger cette présence qu'attestent les riches compositions des retables de la Major (fig. 27) ou de Notre-Dame de la Garde à Marseille, du grand médaillon disparu du Palais Comtal d'Aix, ou celles plus modestes de la façade de la Maison des Chanoines d'Aix-en-Provence. On ne saurait d'ailleurs exclure que ces deux médaillons, de conception un peu rustique, soient le fait d'un artisan-artiste expatrié et pourquoi pas quelqu'un comme A. Nico qui possédait un atelier à Aix-en-Provence.



Fig. 22 : Drageoir. Faïence lyonnaise décorée *a compendiaro*. Fouilles place de la Bourse. Lyon. Fin XVI^e-début XVII^e siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard.

Au total Lyon est dans une situation qui présente à la fois des analogies et des décalages sensibles par rapport à la Provence.

Il y a d'abord bien-sûr une présence italienne forte, favorisée par les autorités municipales, dans tous les cas, mais avec un retard d'une trentaine d'années sur la Provence. Ces immigrés ne sont pas de même origine, ils viennent en effet des plus prestigieux centres producteurs de la péninsule, ils fabriquent surtout dans un contexte économique plus favorable, pour une clientèle plus aisée des vaisselles nettement plus luxueuses que ne le font leurs collègues provençaux, puisque toujours émaillées.

III. LA MARGE LANGUEDOCIENNE

Le parent pauvre de cette confrontation paraît bien être *in fine* le Languedoc. Certes l'on y observe bien le même renouvellement formel qu'ailleurs, avec une fabrication en masse de poterie calcaire venant concurrencer les produits à pâte réfractaire et simultanément une pratique de l'engobage sous glaçure, tant pour les céramiques à pâte calcaire que pour celles à pâte réfractaire. C'est aussi à ce moment que le nombre des centres de production, évidemment ceux utilisant des pâtes calcaires, se multiplie. L'évolution s'oriente dès le début du XVI^e siècle, vers les formes ouvertes et principalement les écuelles, simples ou à oreilles, que les fouilleurs découvrent régulièrement lors des prospections archéologiques. Cet état de fait est perceptible jusque dans la rédaction de certains actes d'apprentissage ; ainsi le 8 septembre 1537, l'*orjoler* Guillaume Deleuse s'engage à enseigner « *l'art de fayre las escudales, orjols et autra causa dudit art* »³. Ce texte permet d'entrevoir l'importance prise par la fabrication des écuelles, au XVI^e siècle, telle que le greffier a jugé nécessaire de les citer avec les cruches.

On assiste donc aux XVe-XVI^e siècles à une période de mutations profondes, semblable à celle des régions étudiées précédemment, mais les acteurs de celles-ci ne sont apparemment pas les mêmes. Cependant la situation peut être nuancée pour certaines micro-régions suivant l'état d'avancement des recherches (Leenhardt 1995).

La zone gardoise proche de la vallée du Rhône subit certainement, mais tardivement une influence des céramistes migrants italiens. On ne peut expliquer que de la sorte le cas d'Antoine Sijalon, qui, à notre avis, n'a pu être initié à l'art de la majolique que par des italiens de passage, si on admet que son voyage dans la péninsule est exclu. Sijalon s'installe à Nîmes en 1548, mais il faut cependant attendre 1573, pour avoir un texte précisant qu'il produisait de la vaisselle « *façon de Pise* » (Thuile 1943). Quatre objets, présentant une nette influence italienne, sont attribués avec certitude à l'atelier nîmois, deux plats et deux gourdes, dont une marquée « *Nismes 1581* » (fig. 28)

Le retard du Languedoc se perçoit, encore en 1585, dans la commande des tuiles à crochet de « *colleur de bleu* » que Henri Ier de Montmorency destine à la couverture du château qu'il se construit, à Bagnols-sur-Cèze. Ne trouvant pas sur place les compétences nécessaires, c'est outre Rhône, à Bollène, que le duc trouve les potiers capables de se charger



Fig. 23 : Drageoir. Faïence lyonnaise décorée a compendiario. Fouilles place de la Bourse. Lyon. Fin XVI^e-début XVII^e siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard.



Fig. 24 : Albarello. Faïence lyonnaise décor de faux godrons. Fouilles place de la Bourse. Lyon. Fin XVI^e-début XVII^e siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard (cf. Pl. h.-t. X, 1).

de cette besogne⁴.

En s'éloignant de la vallée du Rhône, qui constitue sans doute une sorte de frontière culturelle à bien y regarder, la situation diffère, et les facteurs du renouvellement apparaissent en définitive bien endogènes. Quelques observations sont possibles à partir des centres de production étudiés, entre Nîmes et la vallée de l'Hérault.

³ A. D. 34, IIE63/66, f° 101.

⁴ A. D. 30, IIE15/139 f° 195. Il est regrettable de n'avoir conservé aucun registre de notaire du XVI^e siècle pour une ville telle que Pézenas, où les Montmorency se construisent également un château. Il était possible de trouver sur un tel chantier les indices d'une production céramique plus élaborée que dans le reste de la province.



Fig. 25 : Plat. Céramique décorée aux engobes. Fouilles place des Terreaux. Lyon. XVI^e siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard.



Fig. 26 : Assiette creuse. Céramique décorée à sgraffito. Fouilles place des Terreaux. Lyon. XVI^e siècle. Cl. A. Horry et T. Vicard (cf. Pl. h.-t. X, 6).



Fig. 27 : Le retable de La Major de Marseille. Lucca della Robbia (?), vers 1470 (?). Cl. P. Massaia.

Là, la prédominance de Montpellier est attestée dès les XIII^e-XIV^e siècles, ville pour laquelle de nombreux noms de potiers nous sont parvenus. C'est de cette ville que les deux plus anciens céramistes connus travaillant à Aniane viennent : Jean de Bagis en 1440 et Bernard Bertrand en 1456 (Vayssettes 1987). L'importance des villes comme réserves d'artisans se profile avec l'exemple de Ganges où les plus anciens noms de potiers repérés ne remontent pas au delà du premier quart du XVI^e siècle. Cependant entre 1528 et 1567, quatre potiers étrangers à la ville apparaissent ; ils viennent de centres urbains pas très éloignés, quelques dizaines de kilomètres seulement : Lodève, Saint-Jean-de-Fos, Montpellier et Béziers ⁵.

Et, fait remarquable, de Ganges cet artisanat va essaimer dans plusieurs localités des Basses-Cévennes et de la plaine languedocienne. Le cas de la famille Favières est tout aussi exemplaire d'une fratrie se dispersant. Antoine Favières qui apprit le métier vers 1540 forma plusieurs de ses fils. L'un resta dans l'atelier paternel, les autres s'en allèrent gagner leur vie ailleurs, dans des localités voisines : Nîmes, Montpellier, Anduze et Tornac. Au XVII^e siècle, le phénomène se renouvelle avec les petits enfants d'Antoine que l'on trouve à Sauve en 1635, à Sommières en 1645, etc. C'est à la suite de ces migrations que des localités comme Anduze ou Tornac deviennent des centres importants de production.

La poterie languedocienne est donc une affaire de famille, à l'époque où des régions voisines reçoivent de l'étranger les modèles, les techniques et les hommes. Et ce n'est que marginalement, avec un nouveau décalage dans le temps par rapport cette fois au Lyonnais, que l'on constate le passage d'Italiens ou que l'on trouve le témoignage du goût d'Italie alors dominant.

Le cas de Saint-Jean-de-Fos est un peu similaire. A Saint-Jean, il n'y a pas de gens venant de très loin et il faut attendre les années 1614-1615 pour que le vénitien Francesco Boesina traverse le Languedoc, en enseignant sur son passage l'art de la *mélique* à Montpellier, Saint-Jean-de-Fos, Béziers et Cruzy (Vayssettes 1988, 1993). Sa présence est assez limitée dans le temps : il se trouve à Montpellier du 12 décembre 1614 au 6 février 1615, il se rend ensuite à Saint-Jean-de-Fos où il reste jusqu'au 18 mars, puis s'en va pour Béziers, avant de se rendre enfin à Cruzy le 2 juin 1615, où il demeure deux mois. Il choisit de préférence comme étapes des localités où travaillent de nombreux potiers, vendant son savoir, c'est-à-dire les recettes des couleurs pour subvenir à ses besoins (fig. 29).

Cela s'explique sans doute, pour une part, par le fait que le Languedoc semble totalement dans l'orbite espagnole en matière d'approvisionnement de céramiques de luxe ou de milieu de gamme. Les lustres tardifs, peu coûteux, occupent ce créneau comme d'autres faïences vertes et brunes l'occupaient précédemment. Mais ce constat n'explique pas tout et l'interrogation subsiste.

Quoi qu'il en soit, il est un dernier secteur dans lequel cette mutation à l'aube des temps modernes est perceptible, à des

⁵ L'étude des centres de production des Basses-Cévennes est en cours et fera l'objet d'une publication ultérieure.



Fig. 28 : Gourde attribuée à Antoine Sijalon, portant l'inscription «Nismes 1581».

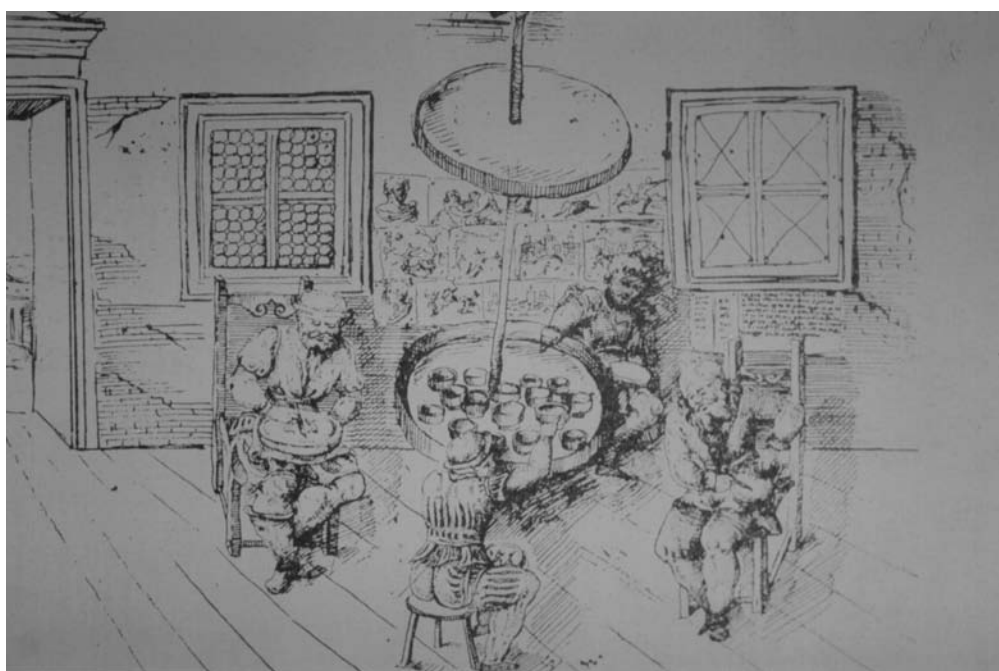


Fig. 30 : L'atelier de peinture d'une faïencerie, vu par C. Piccolpasso au milieu du XVIe siècle.

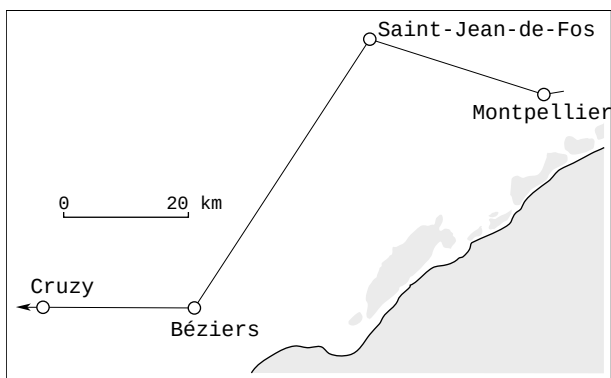


Fig. 29 : Itinéraire de Francesco Boesina.

degrés divers, dans toutes les régions dont nous traitons : c'est celui du vocabulaire distinguant les artisans. L'on passe ainsi, en Provence et en Languedoc, de l'*olerius*, de l'*olier*, le faiseur de marmites, au *figulus*, l'homme qui œuvre de l'argile figuline et qui sait en faire d'autres choses que des pots à cuire, puis au *scudellerius*, au faiseur d'écuelles dont la désignation comme tel consacre une mutation perçue par le plus grand nombre, le triomphe de l'écuelle. L'exemple lyonnais n'est pas très différent dans ses prémices, où l'on nomme d'abord le *tupinier*, puis les italiens sont désignés comme *faiseur de potz*, comme n'importe quel autre ouvrier anonyme, puis reconnaissant les capacités particulières de ce groupe, *faiseur de vayselle et peintre*, *potier de terre blanche* et *faiseur de vaisselle de terre peinte façon de Venise*.

Toutes ces appellations indiquent la perception fine et précise d'une réalité nouvelle, la naissance de la céramique moderne dont l'expression la plus achevée est la faïencerie. A n'en pas douter Lyon était sur ce point en avance puisque dès 1556, le génois Sebastiano Griffio sollicitait le Consulat de Lyon de lui accorder le droit de fonder une *manufacture de terre*, terme qui sans conteste qualifie un de ces ateliers où la division du travail annonce l'industrie dont les «trois livres de l'art du potier» de Cipriano Piccolpasso constitue la plus pertinente des illustrations (fig. 30).

BIBLIOGRAPHIE

- Amouric 1993a** : AMOURIC (H.).— Un monopole ? Tuiliers lombards et piémontais. In : AMOURIC (H.), ABEL (V.) dir.— Un goût d'Italie : céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Age au XXe siècle. Catalogue de l'exposition, Aubagne, éd. Narration, 1993, p.28-29.
- Amouric 1993b** : AMOURIC (H.), PICON (M.), VALLAURI (L.).— Manosque et les ateliers de Moyenne Durance. In : AMOURIC (H.), ABEL (V.) dir.— Un goût d'Italie : céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Age au XXe siècle. Catalogue de l'exposition, Aubagne, éd. Narration, 1993, p. 56-59.
- Amouric 1995a** : AMOURIC (H.).— Une transition sous influence des péninsules. In : Petits carrés d'histoire : pavements et revêtements muraux dans le midi méditerranéen du Moyen Age à l'époque moderne. Catalogue de l'exposition, Avignon, 1995, p. 114-118.
- Amouric 1995b** : AMOURIC (H.), VALLAURI (L.).— Tous les chemins mènent à Manosque. In : Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux temps modernes. Catalogue de l'exposition, Musées de Digne et de Gap, 1995, éd. Narration, p. 96-98.
- Amouric 1995c** : AMOURIC (H.), PICON (M.), VALLAURI (L.).— Manosque à la fin du Moyen Age et au début du XVIe siècle : la dialectique des sources écrites, des données de terrain et de laboratoire. In : Ve Colloque international sur la céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Rabat 1991, Rabat 1995, p. 385-389.
- Auger 1995** : AUGER (M.), HORRY (A.), MOTTE (S.).— Fouilles au château de Pierre, Collonges (Ain). In : Pages d'archéologie médiévale, Lyon, 1995, p. 4-18.
- Barile 1975** : BARILE (C.).— Antiche ceramiche liguri, Savona, 1975, p. 132-133.
- Hurst 1975** : HURST (J.-G.).— Produzioni locali e mercato. La transizione tra medioevo e post-medioevo nella ceramica europea occidentale e transalpina. In : Atti del convegno internazionale della ceramica, Albisola, 1975.
- Leenhardt 1995** : LEENHARDT (M.), VAYSSETTES (J.-L.).— Les temps modernes. In : Poteries d'Oc, Céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, : éd. Narration, 1995, p. 118-119.
- Michel 1876** : MICHEL (E.).— Essai sur les faïences de Lyon, 1876.
- Rondot 1883** : RONDOT (N.).— Les artistes et maîtres de métiers étrangers ayant travaillé à Lyon. Paris, 1883.
- Rondot 1895** : RONDOT (N.).— Les faïenciers italiens à Lyon au XVIe siècle. *Revue du lyonnais*, XIX, 1895, p. 5-17.
- Rondot 1897** : RONDOT (N.).— Les potiers de terre italiens à Lyon au seizième siècle. Lyon, Pitrat aîné ; Paris, Librairie de l'Art, 1897.
- Thuile 1943** : THUILE (J.).— La céramique ancienne à Montpellier du XVIe au XVIIIe siècle, ses rapports avec la faïence nimoise des XVIe et XVIIe siècles. Paris, Thibault de Champrosay, 1943.
- Vayssettes 1987** : VAYSSETTES (J.-L.).— Les potiers de terre de Saint-Jean-de-Fos.- Saint-Georges-de-Luzençon : Maury, 1987.
- Vayssettes 1988** : VAYSSETTES (J.-L.).— Notes sur un village de potiers : Cruzy. In : *Etudes sur l'Hérault* .- n°4, nouvelle série, 1988.
- Vayssettes 1993** : VAYSSETTES (J.-L.).— Un italien à Cruzy. In : Un goût d'Italie : céramique et céramistes italiens en Provence du Moyen Age au XXe siècle, catalogue d'exposition, Aubagne, éd. Narration, 1993, p. 86-87.
- Vayssettes 1995** : VAYSSETTES (J.-L.).— Poteries communes languedociennes aux XVIe-XVIIe siècles, l'apport des textes. In : Poteries d'Oc, Céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles, catalogue d'exposition, Nîmes, éd. Narration, 1995, p. 126-128.



X 1 - cf. p. 535, fig. 24.



X 2 - cf. p. 533, fig. 15.



X 3 - cf. p. 533, fig. 13.



X 4 - cf. p. 534, fig. 21.



X 5 - cf. p. 533, fig. 17.



X 6 - cf. p. 536, fig. 26.